

HERBSTEIN, Denis and EVENSON, John. *The Devils Are Among Us. The War for Namibia*, London and New Jersey, ZedBooks, 1989, 214p.

Jean-François Bergeron

Volume 22, numéro 2, 1991

Afrique : la déconnexion par défaut

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702850ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702850ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, J.-F. (1991). Compte rendu de [HERBSTEIN, Denis and EVENSON, John. *The Devils Are Among Us. The War for Namibia*, London and New Jersey, ZedBooks, 1989, 214p.] *Études internationales*, 22(2), 426–428.
<https://doi.org/10.7202/702850ar>

multipartisme et les droits de la personne, sur ce continent. Somme toute une œuvre qui n'ajoute rien au connu.

Rychard A. BRÛLÉ

*Institut canadien pour la Paix
et la Sécurité Internationales, Ottawa*

HERBSTEIN, Denis and EVENSON, John. *The Devils Are Among Us. The War for Namibia*, London and New Jersey, Zed Books, 1989, 214p.

Voilà un ouvrage bien décevant. Le militant sera peut-être servi; l'amateur d'hagiographies politiques le sera assurément. Pour les autres, ceux à tout le moins qui auraient aimé obtenir une information fiable sur la Namibie, il faudra, hélas, encore attendre.

Les limites du livre sont posées assez clairement en préface, quoique de façon sans doute involontaire. Se présentant tous deux comme journalistes, les auteurs disent avoir écrit ce livre en Grande-Bretagne après avoir été interdits de séjour en Namibie par le gouvernement sud-africain. Privés de cette connaissance pratique du terrain essentielle à leur métier, nos deux auteurs n'en prétendent pas moins surmonter la difficulté en recourant largement aux témoignages des exilés politiques namubiens à Londres et de divers informateurs du réseau des Églises en Namibie. En complément d'un sérieux travail d'archives, cela aurait pu donner des résultats probants. Marqué de l'esprit missionnaire – «exposer la lutte des Églises et du peuple de la dernière colonie d'Afrique» (p. vi) – le travail de Herbstein et Evenson verse au contraire dans le prêche le plus lassant. De la première à la dernière page, leur ouvrage se présente effectivement

comme un long et fastidieux plaidoyer en faveur de SWAPO (*South West Africa People's Organization*). Se voulant les porte-voix de «la lutte de libération», Herbstein et Evenson n'auront réussi qu'à se faire les porte-parole disciplinés d'une organisation politique.

Les marques de cette complaisance s'imposeront assez tôt au lecteur qui décidera de parcourir les six chapitres du livre. Dans un ensemble assez mal intégré, les auteurs font d'abord un survol des conditions historiques du conflit en Namibie, partant du refus de l'ONU de reconnaître le mandat sud-africain sur le «Suidwes Afrika» légué par la Société des Nations, jusqu'aux négociations amorcées au début des années quatre-vingt sur le retrait simultané des troupes sud-africaines de la Namibie et des troupes cubaines de l'Angola. À plusieurs égards, il s'agit là du chapitre le plus «informatif» du livre: la chronologie est simple et bien exposée et on parvient à obtenir quelques informations intéressantes sur les principaux acteurs concernés en dépit de la tendance au manichéisme déjà notée. On y reviendra. Publié avant les élections de novembre 1989, il est à préciser que l'ouvrage ne couvre pas les négociations multipartites sur la nouvelle constitution ni le processus d'accès à l'indépendance qui a eu lieu au début de 1990.

Les choses commencent à se gâter dans le deuxième chapitre où il est censé être question des «partenaires dans la Libération: SWAPO et les Églises». Précisons d'abord qu'entre le titre du chapitre et son contenu, il n'y a qu'un lien accessoire. Le chapitre est plutôt consacré à défendre l'idée que SWAPO est bien, comme le voulait une déclaration de l'ONU de 1973, le «seul et authentique représentant du peuple namibien». Les questionnements ou critiques que l'on

pourrait avoir à l'égard de l'organisation deviennent surtout prétexte ici pour dénoncer la « guerre de propagande » et les « machinations anti-SWAPO » de Pretoria. Qu'il soit question des dissensions internes, des crimes ou atteintes aux droits de l'Homme dont l'organisation a été accusée à l'occasion, ou encore de la rhétorique stalinienne des dirigeants — à chaque fois la réponse est prête, soit pour justifier les « impairs », soit pour accuser Pretoria de semer des calomnies. Il ne fait pas de doute, bien sûr, que le gouvernement sud-africain a effectivement eu recours à l'intimidation et à la propagande pour discréditer les actions de SWAPO comme il l'a longtemps fait par ailleurs pour l'ANC en Afrique du Sud. Comme le montrent les auteurs, cela s'inscrivait dans la « Stratégie Totale » de l'État sud-africain, dirigée à la fois contre les ennemis internes et externes du régime d'apartheid. Il est peut-être exagéré par contre d'imputer à cette guerre de propagande des positions dont SWAPO semble avoir été la première à se glorifier, entre autres ses alliances politiques avec les pays du bloc de l'Est et divers mouvements de libération (ANC, OLP, Front Polisario) et, plus généralement, son ralliement enthousiaste à ce qui fait l'essence du léninisme. On peut se demander pourquoi les auteurs insistent tant dans certains contextes pour attribuer ces allégeances à la propagande de Pretoria alors que leur propre recherche documente fort bien cette question.

Ce type d'argumentation est encore poursuivi dans l'avant-dernier chapitre où les auteurs tentent d'évaluer les coûts de l'occupation sud-africaine en Namibie et où ils s'intéressent entre autres à l'image de SWAPO à l'extérieur. En ce qui a trait aux droits de l'Homme, il est inquiétant de voir Herbstein et Evenson s'en prendre avec

hauteur aux victimes présumées de SWAPO plutôt que de se soucier autrement de ces histoires. Dans chacun des cas cités, le travail d'enquête de nos deux journalistes fait place au procès expéditif ou aux insinuations malveillantes. Andreas Shipanga, qui eut l'audace de critiquer Sam Nujoma et qui fut incarcéré dans les camps de SWAPO pour son impertinence, est ainsi traité de « fils prodige du régime sud-africain » (p. 59), tandis que l'International Society for Human Rights, qui s'est penchée sur le sort des dissidents de SWAPO emprisonnés en Angola, est soupçonnée de « rectitude idéologique douteuse » et accusée d'être un suppôt de l'Afrique du Sud (p. 146). Sur l'existence même des camps de SWAPO, pas un mot...

Il est inutile, en fait, de chercher une seule critique de SWAPO dans ce livre. Même l'infiltration des guérillas SWAPO de l'Angola en Namibie en avril 1989 trouve grâce aux yeux des auteurs alors que cette action a été condamnée par l'ONU pour avoir retardé inutilement le processus de paix. L'ONU, qui n'est pourtant pas réputée être partielle à l'égard de Pretoria, est accusée ici d'avoir cautionné la tuerie des soldats du mouvement de libération qui « n'avaient que la paix dans leurs cœurs » (p. 182).

Ce genre d'inepties soulève un délicat problème de crédibilité quand les auteurs dénoncent à bon droit les atrocités commises par les forces sud-africaines en Namibie. Comment prêter foi à l'information qui nous est alors livrée après avoir été soumise à l'exégèse militante du conflit? Cela est bien dommage car les deux chapitres (3 et 4) qui sont plus proprement consacrés à la guerre (enfin!) apportent une information sinon tout à fait originale du moins intéressante quant à l'expérience concrète du conflit en zone de combat. Les

témoignages recueillis par les auteurs portent surtout sur la barbarie de Koevoet (littéralement «pince à levier» en afrikaans), l'unité spéciale de la police sud-africaine chargée de venir à bout de SWAPO et de ses supporters. En traitant des différentes stratégies qui ont été mises à l'œuvre dans le conflit namibien, ces deux chapitres mettent à jour la brutalité extrême de l'occupation sud-africaine et donnent un aperçu vivant des ravages qui ont été infligés à la population depuis le début de la guerre en 1966. Pour les raisons énoncées plus haut, on reste hélas avec l'impression qu'on doit douter des renseignements qui nous sont livrés et qu'on serait bien avisé de vérifier ailleurs.

Le dernier chapitre porte sur la négociation des accords de paix au cours de la dernière décennie. Comme il a été noté plus haut, le livre a été écrit avant les élections de novembre 1989 et il est donc forcément déficient sur la narration du processus d'accès à l'indépendance. De façon plus générale, ce chapitre s'avère cependant tout aussi inutile pour en apprendre sur l'engagement sud-africain en Angola et sur l'implication des Cubains dans ce conflit. Dans ce dernier cas, les auteurs se contentent de répéter la version officielle de La Havane, à savoir que les troupes cubaines se sont lancées dans l'aventure africaine en réponse à l'invasion sud-africaine de l'Angola (p. 157). Or il y a déjà quelques années que cette thèse, dont Castro avait confié la rédaction à Gabriel Garcia Marquez en 1977, est complètement discréditée. Comprendre que le gouvernement cubain avait ses propres intérêts à défendre en Afrique c'est aussi comprendre, contrairement à ce qu'avancent Herstein et Evenson, que l'exigence du retrait des troupes cubaines de l'Angola en contrepartie du retrait des troupes sud-africaines de la

Namibie (le «*linkage*») n'était pas simplement un caprice ou une ruse de la part des États-Unis et de l'Afrique du Sud pour retarder le processus de paix. Comme devait le montrer la suite des événements, il y avait plus à cette histoire que l'éternel complot contre SWAPO qui semble obséder les auteurs. Il est plutôt étonnant par ailleurs de voir les auteurs accorder si peu de place à la bataille de Cuito Cuanavale en Angola alors que cette défaite militaire eut une importance capitale sur la détermination des Sud-Africains à trouver une solution au conflit. Il est inutile d'insister : on lira ce chapitre avec les mêmes réserves que pour les autres.

Dans l'ensemble, il s'agit donc d'un livre qu'on lira pour autre chose que la qualité de l'information qui s'y trouve. Si cela se peut, le principal mérite de l'ouvrage sera de nous rappeler qu'on est encore bien loin de la mort des idéologies dans certains milieux et que les bons sentiments, décidément, ne donnent pas toujours les plus brillants travaux.

Jean-François BERGERON

*Étudiant au doctorat,
Département de science politique,
Université Laval, Québec*

LEWIS, Stephen R. *The Economics of Apartheid*, New York, London ; Council On Foreign Relations Press, 1990, 208p.

Au-delà de quelques articles spécialisés, les ouvrages portant *stricto sensu* sur l'économie de l'apartheid sont relativement peu nombreux. La littérature sur le sujet est encore trop souvent embarrassée des débats surannés sur